

ÊTES-VOUS UN MEURTRIER?

« Tu ne tueras point. » (Ex. XX, 13.)

Le choix de ce texte vous surprend. Il vous semble qu'un tel sujet conviendrait mieux dans une forêt mal famée et devant une troupe de brigands, que dans une maison de prières et devant une assemblée qui se compose de ce qu'il y a de plus décent et de plus honnête dans la société. Et comment croire que parmi les personnes assises devant moi, il y en ait qui soient capables de transgresser ce commandement : « Tu ne tueras point? »

Je conçois cette surprise. Toutefois ne précipitez rien. Bien des choses invraisemblables se trouvent pourtant vraies quand on les examine attentivement. Examinons donc. Vous serez, au reste, vos propres juges. Pour moi, je ne jugerai personne, je ne prononcerai sur personne. Je me bornerai à vous proposer des questions, et laisserai à chacun le soin de répondre pour lui-même, dans sa conscience et devant Dieu.

Remarquons d'abord qu'il y a deux manières

7**

de transgresser le sixième commandement. On peut le transgresser d'après son acception littérale et matérielle, on peut aussi le transgresser d'après une acception plus spirituelle et plus étendue ; deux transgressions fort différentes devant les hommes, qui voient la première et ne voient pas la seconde, mais également condamnables devant Dieu, qui connaît aussi bien le dedans que le dehors. Ce principe a été établi par Jésus-Christ à l'occasion d'un commandement particulier; d'où il est facile d'étendre sa pensée à tous les autres : « Celui qui regarde une femme avec des yeux de convoitise a déjà commis adultère avec elle dans son cœur¹. » Il y a l'idolâtrie des genoux, et il y a l'idolâtrie du cœur. Il y a mentir des lèvres, et il y a mentir du cœur. Il y a aussi tuer selon la lettre, et tuer selon l'esprit.

C'est pourquoi la question générale que nous nous sommes proposée dans ce discours : Avez-vous violé le sixième commandement? se divise en ces deux questions particulières : Avez-vous violé la lettre du sixième commandement? avez-vous violé l'esprit du sixième commandement? Nous allons les examiner successivement.

Avez-vous violé la lettre du sixième commandement?

¹ Matth. V, 28.

Avez-vous tué ? Et d'abord, quelqu'un ici présent a-t-il tué un homme de sa main ? Il n'est pas absolument impossible qu'il se trouve ici un homme à qui cela soit arrivé ; non sans doute de cette manière que le monde réproouve et dont les lois humaines font justice, mais de cette autre manière qui échappe aux lois et que le monde tolère, quand il ne l'approuve pas ; — en duel. Un tel homme serait-il, selon vous, un meurtrier ? Il ne serait pas un assassin, sans doute, puisqu'il aurait attaqué en face un ennemi prévenu et armé ; mais serait-il un meurtrier ? Un homme est-il un homme, et tuer est-ce tuer ?

Direz-vous que le plus souvent on ne tue pas en duel ? Il est vrai, mais on risque de tuer ; et quand on ne tue pas, que fait-on ? on verse le sang. N'est-ce pas la moitié d'un meurtre ? n'est-il pas écrit : « Le sang, c'est la vie ? » et dans quelle langue répandre le sang n'est-il pas synonyme de tuer ? Si cela ne vous suffit pas, je vous renvoie à vos philosophes, et pour en citer un, à Jean-Jacques Rousseau, répondant au duelliste qui s'excuse en disant qu'il ne se bat qu'au premier sang : « Au premier sang ! et qu'en veux-tu faire, de ce sang, bête féroce ? le veux-tu boire ? »

Que si vous ne vous êtes jamais battu, en quoi il y a peut-être plus de bonheur que de volonté, ou si vous appartenez à un sexe qui ne se bat

pas, avez-vous approuvé ceux qui le font ? L'Esprit de Dieu nous enseigne, dans le premier chapitre de l'épître aux Romains, qu'approuver le mal est pire que de le commettre ; pensée reproduite en d'autres termes par une femme d'esprit qui disait « qu'elle haïssait les mauvaises maximes plus encore que les mauvaises actions¹ ; » pourquoi ? parce qu'une mauvaise action peut s'expliquer par un entraînement passager, tandis qu'une mauvaise maxime suppose la corruption enracinée dans le cœur. Avez-vous approuvé le duel ? L'avez-vous toléré ? Avez-vous pensé qu'il est certaines circonstances, certaines professions où il n'est point criminel ? Avez-vous manqué au devoir de protester contre toutes les applications, contre toutes les formes d'un usage, mélange hideux autant que bizarre de faiblesse et de courage, de barbarie et de politesse, qui, pour un mot, pour un geste, plonge, avec bonne grâce et comme en se jouant, une femme dans le deuil, une famille dans le désespoir, et qui, lorsqu'il ne porte pas ces fruits de sang, du moins et comme pour se dédommager de ce qu'ils lui échappent, témoigne et se vante en lettres de sang qu'il aurait pu les porter ? Enfin, une société dans laquelle le duel a pu pénétrer, s'établir, demeurer, forcer les lois,

¹ Madame Necker.

forcer la civilisation, forcer le bon sens, forcer les affections naturelles, et passer à la fin pour nécessité, pour honneur, pour vertu, cette société tout entière a-t-elle violé la lettre du sixième commandement ? Mais laissons le duel et passons à des applications plus communes.

Avez-vous tué ? Tuer, ce n'est pas seulement causer la mort d'un homme sur le coup ; c'est aussi la causer après une semaine, après une année, plus tard encore ; ce n'est pas seulement ôter la vie, c'est l'abrégé. Avez-vous abrégé les jours de quelqu'un ? Avez-vous, dans la chaleur d'une querelle, dans l'emportement de la colère, porté à une femme, à un enfant, à un domestique, à un ouvrier, de ces coups furieux, ou lui avez-vous fait souffrir de sang-froid de ces mauvais traitements prolongés, qui défigurent le corps, en dérangent l'équilibre, en détruisent la vigueur ? Avez-vous, dans vos manufactures, abusé des besoins du pauvre et de la faiblesse de l'enfance pour les charger d'un travail excessif, qui les fait végéter, languir, pâlir et mourir lentement, au profit de votre bien-être et de votre orgueil ? Avez-vous, par votre avarice, par votre dureté, par votre injustice, opprimé un inférieur, découragé une industrie, traversé la carrière d'une famille, ôté à un père son travail, à une mère son sommeil, à des enfants leur pain ? Avez-vous entraîné un com-

pagnon, un ami, — un ami ! — dans les excès du manger et du boire, ou dans les convoitises de la chair, qui ont altéré, ruiné peut-être à tout jamais sa santé ? Avez-vous, en déchirant une réputation, en troublant un ménage, en brisant une âme tendre par vos froideurs, en payant les bienfaits par l'ingratitude, déposé dans le sein de quelque personne, peut-être d'un mari ou d'une femme, que sais-je ? d'un père ou d'une mère, une de ces douleurs profondes, incurables, qui bouleversent l'existence, brisent jusqu'aux forces du corps et font descendre au sépulcre avant le temps ?

Je pourrais pousser plus loin ces questions. Et n'est-ce pas une manière de tuer que de laisser mourir ? N'est-ce pas une manière d'abrèger les jours d'un homme que de ne pas les prolonger quand on le pourrait ? Avez-vous, par vos refus, par vos négligences, par votre parcimonie, laissé périr à votre porte, de maladie ou de misère, des Lazares que les miettes tombées de votre table auraient suffi pour soulager ? Avez-vous dissipé en plaisirs, sinon criminels, du moins frivoles, des biens qui pouvaient libérer un prisonnier, guérir un malade, repaître un affamé, dont les cris de détresse montaient au ciel en même temps que le bruit de vos danses et de vos concerts ?

Avez-vous tué ? Tuer, ce n'est pas seulement tuer autrui ; c'est aussi se tuer soi-même. Avez-

vous abrégé vos propres jours? Avez-vous dissipé le trésor de votre santé et de vos forces dans l'impureté, dans l'intempérance, dans la mollesse, dans la poursuite immodérée de quelque entreprise, ou seulement dans quelque excès de travail inspiré par la volonté propre et non commandé par le devoir?

Je ne finirais pas, si je voulais entrer dans le détail de toutes les manières dont on peut violer la lettre du sixième commandement. Considérez celles que je viens d'indiquer, ajoutez-en bien d'autres semblables que je vous laisse à trouver vous-mêmes; puis pesez cette question :

Avez-vous violé la lettre du sixième commandement? Y a-t-il ici quelqu'un qui ait violé la lettre du sixième commandement? Y a-t-il ici quelqu'un qui n'ait pas violé la lettre du sixième commandement? Je ne juge point. Je ne prononce point. Je ne fais que proposer des questions. Je laisse à chacun le soin de répondre pour lui-même.

Avez-vous violé l'esprit du sixième commandement?

Je pourrais vous dire d'abord que vous avez violé l'esprit du sixième commandement, si vous avez violé, de propos délibéré, quelque autre commandement que ce soit, même le plus étranger au

sixième, par exemple celui qui défend de convoiter. Cette assertion vous étonne? Hélas! la parole de Dieu vous étonne toujours! « Quiconque aura observé toute la loi, » dit saint Jacques, « s'il vient à pécher en un seul article, il est coupable sur tous ¹. » Quel paradoxe! pensez-vous. Continuez; ce paradoxe va vous être expliqué par une considération très simple et tout ensemble très profonde. « Car celui qui a dit : Tu ne mettras point adultère, a dit aussi : Tu ne tueras point. Si donc tu ne commets point adultère, mais que tu tues, tu es transgresseur de la loi. »

Comprenez la pensée de l'apôtre par une comparaison familière. Un père dit à son fils : Mon fils, tu feras aujourd'hui deux choses pour moi : tu iras travailler à ma vigne, et tu feras pour moi un message. Le fils lui répond : Mon père, je ne veux pas faire votre message, mais je veux bien aller travailler à votre vigne ; et il y va. Là-dessus, je vous propose cette question : en travaillant dans la vigne, le fils obéit-il au commandement de son père? Selon la lettre, oui ; mais selon l'esprit? Il obéit des mains, mais obéit-il du cœur? Il fait ce que son père lui a commandé, mais le fait-il parce que son père l'a commandé? Non, car alors il ferait aussi

¹ Jacq. II, 10.

bien la seconde chose que son père lui a également commandée. Pourquoi donc obéit-il cette fois ? Évidemment, parce que le commandement de son père se trouve conforme à sa propre volonté. S'il eût éprouvé quelque répugnance à le suivre, il s'y fût refusé comme à l'autre ; et s'il vient plus tard à ne pas goûter le travail de la vigne, il le refusera à son tour. Dès à présent donc il le refuse en esprit. Il n'obéit qu'à lui-même, et il désobéit à son père tout en ayant l'air de lui obéir. En rejetant un de ses commandements, il rejette l'autorité paternelle ; et en rejetant l'autorité paternelle, il rejette l'esprit de tous les commandements de son père, même de ceux dont il observe la lettre.

Maintenant, vous pouvez comprendre la pensée que j'ai empruntée à saint Jacques. Vous avez violé l'esprit du sixième commandement si vous avez violé de propos délibéré tel autre commandement que ce soit, par exemple, si vous avez convoité. Car pourquoi n'avez-vous pas tué ? Est-ce parce que Dieu l'a défendu ? Non, car alors vous vous seriez également abstenu de la convoitise, que Dieu a également défendue. Pourquoi donc n'avez-vous pas tué ? parce que le meurtre est repoussé par les lois, ou par votre intérêt, ou par l'opinion, ou par votre conscience. Vous obéissez donc aux lois, à votre intérêt, à l'opinion, à votre conscience, et non pas à Dieu. Vous lui désobéis-

sez tout en ayant l'air de lui obéir. En rejetant un seul commandement de Dieu, vous rejetez l'autorité de Dieu; et en rejetant l'autorité de Dieu, vous rejetez l'esprit de tous ses commandements, même de ceux dont vous observez la lettre.

D'après cela, pour savoir si vous avez violé l'esprit du sixième commandement, nous n'aurions qu'à rechercher si vous avez violé de propos délibéré quelque autre commandement, si vous avez convoité, si vous avez dérobé, si vous avez médit, si vous avez menti.

Mais passons à une question plus précise. Avez-vous violé selon l'esprit le sixième commandement, je ne dis plus indirectement et en en violant un autre, mais directement et en lui-même? Vous avez violé l'esprit du sixième commandement, si vous avez haï, ou si vous avez nourri dans votre cœur quelque disposition analogue, la vengeance, la jalousie, la colère. C'est le Saint-Esprit qui le déclare par la bouche de saint-Jean : « Celui qui hait son frère est un meurtrier ¹. » Mais avant de vous faire l'application de ce principe sévère, assurons-nous que vous le compreniez bien, et justifions-le par le raisonnement même, comme nous avons fait tantôt celui de saint Jacques.

¹ 1 Jean III, 16.

Celui qui hait son frère est un meurtrier devant Dieu, parce que le sentiment auquel il s'abandonne peut, si rien n'en gêne l'action, le conduire, de degré en degré, à lever son bras sur son frère, comme Caïn fit sur Abel. Le meurtre est à la haine ce que le fruit est à la semence ; il en est le développement, l'achèvement, le dernier mot. « C'est du cœur, dit le Seigneur, que sortent « les larcins, les adultères, les mauvaises pratiques, les meurtres ¹. » Prenez un de ces infortunés qui ont porté sur leur prochain une main homicide, et faites-lui raconter sa déplorable histoire. Il n'en est pas venu tout d'un coup à cette épouvantable extrémité, et il peut se rappeler un temps de sa vie où la seule pensée du meurtre lui eût inspiré autant d'horreur qu'elle vous en inspire aujourd'hui. Essayez de remonter par les degrés qu'il a franchis l'un après l'autre, jusqu'à la première origine de son crime. C'était, il y a peu de jours, un conspirateur farouche qui roulait sans cesse dans son esprit le projet de frapper l'objet de sa haine, mais qui avait les mains encore nettes de son sang. C'était, avant que cet affreux projet fût arrêté dans sa pensée, un ennemi mortel souhaitant en secret la mort de son ennemi, mais ne songeant point encore à satisfaire

¹ Matth. XV, 19.

son inimitié par un crime. C'était enfin, avant qu'il s'avouât cette inimitié elle-même, un cœur livré à ses passions, à la jalousie, à la vengeance, à la colère, mais à des passions encore vagues et ignorantes du terme où elles devaient aboutir.

Eh bien, je vous le demande, ce meurtrier dont voilà l'histoire, et qui a été conduit ainsi de la colère à l'inimitié, de l'inimitié au complot, et du complot à l'exécution, depuis quand est-il meurtrier ? Au jugement de l'homme, qui « regarde à ce qui est devant les yeux, » il ne l'est que depuis qu'il a commis son meurtre ; mais au jugement de Dieu, « qui regarde au cœur ¹, » l'était-il avant qu'il l'eût commis ? Était-il meurtrier, quand, une heure avant son meurtre, posté sur le chemin de sa victime, l'œil au guet, l'oreille tendue, l'arme prête, il épiait le moment fatal ? Était-il meurtrier, quand son esprit aborda pour la première fois la pensée du meurtre, confuse encore et incertaine ? Était-il meurtrier, quand il souhaitait en secret la mort de son ennemi, et qu'il le regardait avec des yeux de meurtre ? Était-il meurtrier, quand il nourrissait contre lui un sentiment vague de jalousie ou de colère, qui l'engageait peu à peu dans une route dont il ne voyait pas lui-même l'issue ? Et si la mort, si

¹ 1 Sam. XVI, 7.

quelque obstacle imprévu l'eût arrêté quand il en était encore au complot, ou à l'inimitié, ou à la colère, n'était-il pas déjà alors devant Dieu ce qu'il devait devenir plus tard devant les hommes s'il eût vécu et s'il eût pu ? Oui, selon une saine philosophie, comme selon la Parole de Dieu, cet homme était meurtrier du jour qu'il avait commencé de haïr son prochain ; et quiconque hait son prochain est meurtrier comme lui, aux yeux de Dieu qui « aperçoit de loin nos pensées. » Il l'est dès à présent en esprit ; et il peut le devenir en action, si les circonstances secondent sa haine et en favorisent le développement. Tel peut devenir un assassin, qui aujourd'hui est un honnête homme et que cette seule perspective fait frissonner. Je parle chez un peuple qui a fourni plus de motifs qu'aucun autre à cette sinistre prévision ; chez un peuple qui a fait naguère la terrible expérience de ce que peuvent enfanter les passions les plus communes, quand le frein des lois et de l'opinion est ôté ; chez un peuple qui passe à juste titre pour l'un des plus policés de l'univers, et qui toutefois a vu, en des temps de désordre et de renversement, sortir par centaines de son sein épouvanté des hommes de sang, autrefois modérés, humains, vertueux peut-être selon le monde.

Reconnaissons-le donc avec saint Jean : « Qui-
« conque hait son frère est un meurtrier ; » et

comprenons cette parole profonde du Seigneur :
 « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens :
 « Tu ne tueras point, et qui tuera sera punissable
 « par le jugement. Mais moi, je vous dis que
 « quiconque se met en colère contre son frère
 « sans cause sera punissable par le jugement; et
 « celui qui dira à son frère, racha, sera punis-
 « sable par le conseil; et celui qui lui dira, fou,
 « sera punissable par la géhenne du feu. »

Suivant ce principe, pour savoir si vous avez violé l'esprit du sixième commandement, il suffit d'examiner cette question : Avez-vous haï ? Je ne l'adresse pas seulement à ces furieux qui portent dans leur air et dans leur discours les marques visibles de la vengeance et de la haine ; je l'adresse à tous : Avez-vous haï ?

Haïr ! moi ? dites-vous, peut-on le demander ? Ne voit-on pas à mon langage et à ma conduite que je suis rempli de tendresse pour mes amis et de bienveillance pour tous ? — Je voudrais de tout mon cœur pouvoir souscrire au témoignage que vous rendez de vous-même. Mais, fidèle à la marche de ce discours, il faut examiner, il faut vous interroger : Haïssez-vous ?

Je suppose que vous tenez l'Écriture sainte pour la parole de Dieu, et que par conséquent vous croyez vrai ce qu'elle dit, non-seulement s'il est conforme à votre sentiment personnel, mais

encore s'il lui est contraire, parce qu'on ne saurait douter qui des deux est dans l'erreur, de Dieu ou de vous. Je demande donc : l'Écriture sainte déclare-t-elle que vous haïssez ? C'est là une question de fait, facile à résoudre. Ouvrez la Bible. Dans le tableau qu'elle trace de la nature humaine, au chapitre premier de l'épître aux Romains, tableau qu'elle applique aux païens, aux juifs, à tous les hommes, trouvez-vous, oui ou non, les traits suivants : « Remplis de méchanceté, de malignité, « d'envie, de meurtre, de dispute ; rapporteurs, « médisants, inventeurs de maux, désobéissants à « leurs parents, sans affection naturelle, sans mi- « séricorde, inexorables ? » Et dans cet autre tableau qu'elle trace des hommes irrégénérés, au troisième chapitre de l'épître à Tite, les peint-elle, oui ou non, « insensés, rebelles, abusés, asservis « à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la « malice et dans l'envie, dignes d'être haïs, » et, pour dernier trait, « se haïssant les uns les au- « tres ? »

Ces mots vous étonnent, vous scandalisent peut-être ; mais placez-vous au point de vue élevé de la morale évangélique, et vous en jugerez autrement. Vous reconnaîtrez d'abord que tout égoïsme cache un principe de haine : l'égoïste hait les autres, dans ce sens qu'il s'aime lui-même plus qu'eux, et que placé dans l'alternative de sacrifier

leur avantage ou le sien, c'est au sien qu'il fait tout céder. Reste à savoir si l'égoïsme règne dans le monde, s'il règne dans votre cœur. Dans le sentiment que vous portez, je ne dis pas à un ennemi, ni à un rival, ni à un indifférent, mais à un ami, êtes-vous égoïste? L'aimez-vous pour vous plus que pour lui? Votre affection se refroidit-elle quand les soins qu'elle vous impose viennent à se trouver en collision avec vos goûts ou avec vos intérêts? Vous voit-on devenir, par un changement de position, ou de fortune, ou de parti politique, l'ennemi de votre ami? Que dis-je? vous voit-on devenir sévère, si ce n'est hostile, envers un ami, une femme, un enfant, parce qu'il a cru en Jésus-Christ et renoncé au monde, auquel vous êtes encore attaché? Aimez-vous enfin du sentiment que le vulgaire appelle amour, mais que la philosophie appelle égoïsme, et que Dieu appelle haine? Voilà des questions pour ceux que vous aimez. Et ceux que vous n'aimez pas, les indifférents, les rivaux, les ennemis, les haïssez-vous? Y a-t-il de la haine dans votre indifférence? y en a-t-il dans vos rivalités? y en a-t-il dans vos animosités?

Avez-vous violé l'esprit du sixième commandement? Avez-vous haï? Y a-t-il ici quelqu'un qui ait haï son prochain? Y a-t-il ici quelqu'un qui n'ait point haï son prochain? Je ne juge point. Je ne prononce point. Je ne fais que proposer des

questions. Je laisse à chacun le soin de répondre pour lui-même.

Jetés déjà par ce qui précède dans la surprise et dans le trouble ; confondus que j'aie pu chercher sérieusement si vous êtes ou non coupables de meurtre, qu'allez-vous penser quand, poursuivant le développement de mon texte, je vais vous demander si vous n'êtes pas coupables d'une autre violation du sixième commandement plus funeste que le meurtre même ?

Vous ne nieriez pas, je pense, les principes suivants. Des deux parties dont l'homme se compose, le corps est moins précieux que l'âme, parce que le corps doit « rentrer dans la poudre, d'où « il a été tiré, » tandis que l'âme doit « retourner « à Dieu qui l'a donnée¹, » et comparaître en jugement. La mort du corps, passage à une autre existence, est moins redoutable que la mort de l'âme, condamnation éternelle. Tuer le corps, c'est donc faire à un homme un moindre mal que de tuer son âme. Eh bien, ce meurtre de l'âme, ce meurtre spirituel, l'avez-vous commis ?

Tuer une âme, qu'est-ce ? Apprenez-le de Satan qui fut meurtrier dès le commencement, non-seulement du corps, mais de l'âme. Dieu avait

¹ Eccl. XII, 9.

dit à Adam et à Ève : « Si vous mangez, vous mourrez ; » Satan vient et leur dit : « Vous ne mourrez nullement. » Ils mangent et sont condamnés à la mort, temporelle et éternelle. Satan a tué leur âme en les faisant tomber dans le péché « qui produit la mort. » Que si Dieu a ensuite préparé des moyens de délivrance pour l'homme condamné, en sorte que son âme ne meure pas s'il croit, Satan n'en reste pas moins meurtrier de son âme ; car il est l'auteur de la condamnation et ne l'est pas de la délivrance. Tuer l'âme d'une personne, c'est faire à son égard ce que fit Satan à l'égard d'Adam et d'Ève : c'est la faire tomber dans le péché qui produit la mort.

Avez-vous tué une âme ? Avez-vous fait tomber quelqu'un dans le péché ? L'y avez-vous, sinon encouragé par vos conseils, du moins entraîné par votre exemple ? Avez-vous par vos flatteries nourri son orgueil, par votre complaisance enhardi ses mauvais désirs, par votre emportement allumé sa colère, par vos injustices irrité sa vengeance, par votre licence triomphé de ses scrupules, par vos discours malhonnêtes souillé ses pensées, par vos doutes ébranlé sa foi, par vos railleries comprimé sa piété naissante ? Avez-vous enfin scandalisé, en quoi que ce soit, qui que ce soit ?

Je poursuis. Avez-vous scandalisé de la manière la plus criminelle ? Avez-vous scandalisé ceux-là

mêmes dont Dieu vous a confié l'âme comme un dépôt sacré dont il doit un jour vous demander compte, vos inférieurs, vos domestiques, vos familles? et pour m'arrêter à la plus grave de toutes les questions, avez-vous scandalisé vos enfants? Les avez-vous livrés à des amitiés dangereuses? Avez-vous mis ou laissé mettre dans leurs mains des livres corrupteurs, et sous leurs yeux des spectacles de péché? Leur avez-vous appris, par votre indifférence ou par votre légèreté, à oublier le Seigneur, à négliger son service, à s'éloigner de sa Parole, à délaissier son culte? Les avez-vous instruits à chercher la fortune, l'approbation des hommes, les succès du monde, plus que le pardon de Dieu et la vie éternelle, hélas! aux dépens même de ce pardon et de cette vie? Les avez-vous, directement ou indirectement, en paroles ou en œuvres, détournés de donner leur cœur à Dieu, et vous êtes-vous joints à un monde moqueur et profane pour les retenir dans l'incrédulité, c'est-à-dire dans le chemin de la perdition? Avez-vous aigri leur humeur par votre impatience, enflé leur amour-propre par d'imprudentes louanges, toléré leurs penchants coupables, flatté leur sensualité, nourri leur paresse, souri à leurs mensonges, plaisanté de leur malice? Le monde demande en badinant, et d'un ton qui montre qu'il n'y pensera plus le moment d'après;

Pères et mères, gâtez-vous vos enfants? mais Dieu demande avec la gravité majestueuse et terrible du Saint des saints, et d'une voix qui fait pressentir qu'il s'en souviendra éternellement : Pères et mères, tuez-vous l'âme de vos enfants?

Tuer une âme, ce n'est pas seulement tuer l'âme d'autrui, c'est encore tuer la sienne propre ; ce n'est pas seulement faire ce que fit Satan contre Adam, c'est encore faire ce que fit Adam contre lui-même. Avez-vous tué votre âme? Avez-vous suivi Adam dans sa désobéissance? Avez-vous pratiqué ces œuvres dont « le salaire est la mort¹? » Avez-vous attiré sur vous la malédiction dénoncée contre « quiconque ne persévère pas dans toutes « les choses écrites au livre de la loi²? »

Avez-vous violé l'esprit du sixième commandement? Avez-vous commis le meurtre de l'âme? Y a-t-il ici quelqu'un qui ait commis le meurtre de l'âme? Y a-t-il ici quelqu'un qui n'ait pas commis le meurtre de l'âme? Je ne juge point. Je ne prononce point. Je ne fais que proposer des questions. Je laisse à chacun le soin de répondre pour lui-même.

Dans cet interrogatoire successif sur toutes les applications diverses du sixième commandement,

¹ Rom. VI, 23. — ² Gal. III, 10.

graduuant les termes à mesure que j'arrive d'une violation du commandement à une autre violation plus grave, à quels termes recourir pour monter d'un degré de plus? Et pourtant il en reste un. Il reste contre ce commandement un crime possible, plus détestable que tous ceux dont j'ai parlé jusqu'à présent; il reste donc aussi une question à vous adresser.

Tous les péchés que nous avons énumérés jusqu'à présent se rapportent à l'homme. Mais tuer un enfant des hommes est un moindre crime que de tuer — qui? le Fils de Dieu, Jésus-Christ. L'énormité de ce meurtre serait aussi impossible à dépeindre que la grandeur de la victime. Jésus-Christ, si vous croyez les Écritures, est le Fils de Dieu, qui a revêtu notre nature pour retirer les pécheurs de l'enfer, en souffrant un enfer pour eux. Il est « la parole de Dieu, qui était au commencement avec Dieu, et qui était Dieu. » Il est l'image de Dieu, la gloire de Dieu, la sagesse de Dieu, la justice de Dieu. Il est la lumière, la porte, le chemin, la vérité, la vie. Il est le Père d'éternité, le Prince de paix, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, le Créateur des cieux et de la terre, l'Éternel notre justice, Dieu avec nous. Le tuer, que serait-ce? Si quelqu'un a des paroles pour ce crime, qu'il les propose; moi, je n'en ai point. Voici donc ma dernière question; je ne la

fais qu'en frémissant : Avez-vous tué le Fils de Dieu ? Ne criez point à l'exagération, à l'outrage ; ce crime est possible, puisqu'il a été commis ; possible à des hommes, puisqu'il a été commis par des hommes.

Vous rappelez-vous ce que le Fils de Dieu a souffert de la part des hommes ? A peine né, sa vie est menacée par Hérode, qui, pour le tuer plus sûrement, massacre tous les petits enfants d'une ville entière. Il vit dans l'abandon et dans la pauvreté ; n'ayant pas un lieu où reposer sa tête. Il est méprisé, rejeté, insulté, calomnié. Il est appelé nazaréen, samaritain, galiléen, pécheur, violeur du sabbat, mangeur et buveur, trompeur, menteur, blasphémateur, fou, démon. Le voici abandonné à son angoisse en Gethsémané par ses trois disciples favoris, trahi par Judas, renié par Pierre, délaissé de tous, livré sans défense à de faux témoins. On lui préfère un meurtrier. On lui crache au visage. On le soufflette. On lui bande les yeux. On le lie. On le fouette. On le revêt d'un manteau d'écarlate. On le couronne d'épines, qu'on enfonce à coups de verge dans son front ensanglanté. On le conduit au supplice, succombant sous le poids de sa croix. Il meurt enfin, crucifié entre deux brigands ; il meurt, raillé des Juifs et des Romains ; raillé jusqu'au bout, raillé dans sa soif desséchante, raillé dans le cri de son an-

goisse, raillé dans ses dernières prières. Voilà comment le Fils de Dieu a été tué; tué, je ne dis pas au jour de sa mort, mais tous les jours, mais du commencement à la fin de son ministère; tué selon la lettre et selon l'esprit, persécuté, tourmenté, meurtri, haï, tenté, scandalisé, crucifié; — par qui? par des hommes; par quels hommes? serait-ce par vous?

Ceux qui ont crucifié Jésus-Christ, ce ne sont pas seulement ces soldats romains qui l'ont attaché à la croix, et qui ont enfoncé les clous dans ses mains et dans ses pieds. Ce ne sont pas seulement non plus ces pharisiens qui l'ont traîné devant Pilate, ou ce peuple qui a crié : « Ote, ôte; crucifie, crucifie ! » Voilà ceux qui l'ont crucifié selon la lettre : mais ceux qui l'ont crucifié selon l'esprit, qui sont-ils? tous ceux qui par leurs péchés ont causé sa mort. C'est la doctrine de saint Paul. Car, par où expliquer autrement que quiconque « retombe, » après avoir connu l'Évangile, « crucifie de nouveau le Fils de Dieu et l'expose à « l'ignominie? » Comment le crucifie-t-il? ce n'est pas par ses mains, c'est par ses péchés; c'est qu'il s'associe en esprit avec ses meurtriers, comme s'il voulait renouveler leur œuvre de sang. Cette pensée vous paraît-elle étrange? J'en appelle encore ici à une comparaison. Je suppose que vous ayez commis un de ces crimes que la justice hu-

maine punit de mort ; qu'au moment où vous allez subir le dernier supplice, un généreux ami se présente et s'offre à le souffrir à votre place ; que son sacrifice soit accepté, qu'il meure pour vous et que vous soyez rendu à la vie. Je vous le demande : êtes-vous étranger à la mort de cet homme ? et son sang qui coule ne dit-il rien à votre conscience ? Eh bien, je vous le demande maintenant aussi : êtes-vous étranger à la mort de Jésus-Christ, si vous êtes de ceux pour qui son sang a coulé ? Au pied de la croix du Seigneur, les soldats romains se partagent ses vêtements et jettent le sort sur sa robe. Au pied de cette même croix, je vous propose aujourd'hui un autre partage. Ces péchés qui sont en ce moment accumulés sur le Fils de Dieu ; ces péchés qui courbent sa tête auguste et sainte sous le poids de la malédiction du Père ; ces péchés qui le contraignent à s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » ces péchés enfin qui le crucifient, à qui sont-ils ? A qui ces mensonges ? A qui ces fraudes ? A qui ces larcins ? A qui ces ressentiments ? A qui ces calomnies ? A qui ces médisances ? A qui ces murmures ? A qui ces sarcasmes ? A qui ces souillures ? Venez, et que chacun de vous reconnaisse ce qui lui appartient dans cette humiliante et douloureuse répartition. Qu'en dites-vous ? y trouvez-vous, vous aussi, votre part à réclamer ? Avez-vous, vous

aussi, « quelque chose à démêler avec le sang de ce « juste? » Êtes-vous, vous aussi, de ces ennemis qu'il est venu réconcilier avec son Père au prix de sa vie? Appartenez-vous, vous aussi, à cette race maudite au nom de laquelle un prophète a dit : « Il a été navré pour nos forfaits, et froissé « pour nos iniquités; l'amende qui nous apporte « la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure « nous avons la guérison ' ? »

Avez-vous violé l'esprit du sixième commandement? Avez-vous crucifié le Fils de Dieu? Y a-t-il ici quelqu'un qui ait crucifié le Fils de Dieu? Y a-t-il ici quelqu'un qui n'ait pas crucifié le Fils de Dieu? Je ne juge point. Je ne prononce point. Je ne fais que proposer des questions. Je laisse à chacun le soin de répondre pour lui-même.

Reste-t-il quelque nouvelle application à faire du sixième commandement, et quelque nouvelle question à vous adresser? Non. Ce trait est le dernier. Et en restât-il quelque autre, je n'aurais pas le courage de poursuivre. Je ne saurais aller plus loin. La pensée, le sentiment, le langage, tout me manquerait à la fois. Je me résume et je finis.

Tout ce discours se réduit à cette question :

¹ Esaïe LIII, 5.

Avez-vous violé le sixième commandement ? Premièrement : Avez-vous violé la lettre du sixième commandement ? avez-vous tranché ou abrégé les jours de quelqu'un ? Secondement : Avez-vous violé l'esprit du sixième commandement ? et d'abord, avez-vous violé l'esprit du sixième commandement en nourrissant quelqu'un des sentiments qui peuvent conduire au meurtre, et en particulier la haine ? puis, avez-vous violé l'esprit du sixième commandement en tuant une âme, c'est-à-dire en la portant à pécher ? et, pour dernier trait, avez-vous violé l'esprit du sixième commandement en crucifiant le Fils de Dieu ?

A toutes ces questions j'ignore quelle sera votre réponse : voici la mienne. A la première question, oui ; à la seconde question, oui ; à toutes les questions suivantes, et même à la dernière, oui. Oui, ô mon Sauveur, je suis de cette race impie qui a porté sur toi une main homicide ; et quand mon salut était ton ouvrage, tes souffrances étaient le mien. Je suis devant Dieu un meurtrier. J'ai mérité pour mon partage « l'étang ardent de feu et « de soufre » réservé pour les meurtriers.

Un mot encore. Je pourrais prendre l'un après l'autre les dix commandements de la loi de Dieu, et vous interroger sur chacun d'eux, comme je l'ai fait sur le sixième, que je n'ai choisi que parce que c'est celui dont la violation est le plus igno-

rée. Je vous demanderais : Avez-vous eu d'autres dieux devant la face du vrai Dieu ? c'est-à-dire, avez-vous été infidèle à son service ? Avez-vous eu des idoles ? c'est-à-dire, avez-vous aimé la créature plus que le Créateur ? Avez-vous pris le nom de Dieu en vain ? c'est-à-dire, l'avez-vous prononcé sans respect ? Avez-vous profané le sabbat ? c'est-à-dire, avez-vous mal gardé le jour du repos ? Avez-vous négligé d'honorer votre père et votre mère ? c'est-à-dire, avez-vous manqué pour eux de soumission ou d'amour ? Avez-vous commis adultère ? c'est-à-dire, portez-vous un cœur impur et charnel ? Avez-vous dérobé ? c'est-à-dire, portez-vous un cœur égoïste et injuste ? Avez-vous été faux témoin ? c'est-à-dire, avez-vous calomnié, médit, menti, abusé de la parole ? Avez-vous convoité ? c'est-à-dire, portez-vous un cœur envieux et jaloux ?

A toutes ces questions, j'ignore encore quelle serait votre réponse : voici la mienne. A la première question, oui ; à la seconde question, oui ; à la troisième, oui ; et jusqu'à la dernière, oui. J'ai violé tous les commandements de mon Dieu, depuis le premier jusqu'au dernier ; plusieurs, selon la lettre ; tous, selon l'esprit. Je ne suis pas meilleur que Job, qui s'écriait : « De mille articles, je ne saurais répondre sur un seul. » J'ai mérité tous les châtimens dénoncés contre la vio-

lation de tous les commandements. J'ai mérité, dans ce monde, mille morts ; et, dans le monde à venir, j'ai mérité ce qui est plus que mille morts, la mort ; cette mort, qui ne peut ni se diviser, ni se multiplier ; cette mort, une, seule, infinie, éternelle. L'enfer n'a pas de supplices trop douloureux ni trop longs pour punir mes péchés. J'y ai été condamné ; j'en connais le chemin ; je l'ai suivi longtemps.

Si vous ne pouvez pas vous joindre à mes réponses ; si la vôtre à toutes ces questions est non ; si vous avez gardé les commandements de Dieu, et selon la lettre et selon l'esprit ; si vous n'êtes ni meurtrier, ni idolâtre, ni violateur du sabbat, ni charnel, ni rien enfin de tout ce que je suis, ce n'est pas pour vous que je prêche. Vous n'avez pas besoin de moi. Vous n'avez pas besoin non plus ni de la Bible ni de Jésus-Christ. Vous vous croyez juste, saint, exempt de péril, digne du ciel : que peut-on vous dire ?

Mais s'il y a ici quelqu'un qui me ressemble ; s'il y a ici quelqu'un qui se reconnaisse, fût-ce pour la première fois de sa vie, mauvais, condamné, perdu, maudit de Dieu, qu'il se réjouisse. C'est pour lui proprement qu'est sortie du ciel cette voix, qui sort encore de toutes les pages de la Bible : Grâce ! grâce ! Grâce, mais pour le criminel ; salut, mais pour celui qui est perdu ; vie

éternelle, royaume de Jésus-Christ, mais pour celui qui est sur le chemin de la mort éternelle et dans le royaume de Satan. Grâce, grâce ! Non pas une grâce à mériter, mais une grâce toute gratuite ; non pas une grâce à venir, mais une grâce préparée avant la fondation du monde ; non pas une grâce qui soit une œuvre, mais une grâce qui est une grâce : « le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché ¹. » Venez donc, ô mon pauvre compagnon de péché et de misère, allons nous plonger ensemble dans cette « source ouverte en Jérusalem pour le péché et pour la souillure ². » Là, « quand nos péchés seraient comme le cramoisi, « ils deviendront blancs comme la neige ; quand « ils seraient rouges comme le vermillon, ils deviendront comme la laine ³. » Je pourrais vous en dire davantage ; mais celui qui se croit perdu trouve aussitôt un meilleur docteur. Ce n'est plus à moi à lui faire des questions ; c'est à lui à faire cette question à la Parole de Dieu : « Que dois-je faire pour être sauvé ⁴ ? » question qui obtient toujours, que dis-je ? qui porte en elle sa réponse : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras « sauvé. »

Pasteur des âmes, je t'adresse cette âme travaillée et chargée ! Donne-lui la paix, Seigneur !

¹ 1 Jean I, 7. — ² Zach. XIII, 1. — ³ Es I, 18. — ⁴ Act. XVI, 31.

— tu lui donneras la paix : ses angoisses et ses terreurs me tranquillisent pour elle. Si elle est convaincue de péché et de perdition, c'est que ton Esprit a commencé de lui parler ; et si ton Esprit lui parle, à qui la conduirait-il qu'à toi ? A toi, « le Christ, le Fils du Dieu vivant ; » à toi, « qui as les paroles de la vie éternelle ; » à toi, « Agneau de Dieu, qui ôtes le péché du monde¹ ; » à toi, que nous embrassons ici par la foi comme l'unique espérance de notre vie, pour te trouver au ciel comme l'unique joie de notre éternité ! Amen.

¹ Jean VI, 68, 69 ; I, 29.